Abonnement: $6 par an Prix du numéro 15 cents

SEMAINE LITTÉRAIRE

JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI

C. LASSALLE
Propriétaire Éditeur.

Arts, Sciences, Littérature

BUREAU
No. 92 Walker Street.

Vol. 160 New-York, 21 Juillet 1866 No. 72

Une Histoire Criminelle.

Il y a environ vingt ans, la santé de M. Edward L..., ministre anglican, était chancelante; une langueur morale et physique, — cette grave maladie anglaise qui vient on ne sait comment ni pourquoi — l'engagea à traverser la Manche et à venir chercher sous un ciel plus clément l'air pur et les rayons de soleil dont il avait besoin.

Un beau jour il s'embarqua pour la France. Il s'arrêta quelques jours à Rouen. Il faisait chaque matin une petite course dans les environs, emportant sous son bras un volume du Dante.

Une après-midi, il gravit le mont Ste-Catherine, s'assit sur l'herbe, et se mit à parcourir quelques pages de la *Divine comédie.* A ce moment, un étranger, qui venait aussi de gravir la colline, s'approcha de lui et lui demanda en anglais, avec la plus grande courtoisie, la permission de causer un instant avec lui.

— Je veux me perfectionner dans votre langue, dit-il en souriant, et je saisis l'occasion de la parler chaque fois que je rencontre un Anglais.

Ils causèrent un peu de tout; du temps, de Dante, de religion et de politique. Le Français était très instruit et très aimable; il apprit à M. Edward L... qu'il était un des médecins de Rouen. A ce propos, le jeune ministre lui raconta son cas, en lui demandant son avis.

Le médecin l'examina soigneusement et lui écrivit une prescription. Ils descendirent ensemble à Rouen; là, ils se séparèrent, l'un pour aller faire quelques visites de malades, l'autre pour passer chez un pharmacien.

Le lendemain, M. Edward se trouva mieux; la prescription du docteur lui avait fait beaucoup de bien; en une nuit, il avait repris plus de forces que pendant un mois de traitement.

Il aurait voulu remercier le docteur; il se reprochait d'ailleurs de ne lui avoir rien offert en retour de sa consultation. L'instinct le poussa de nouveau du côté du mont de Sainte Catherine. Un instant après, il y était rejoint par le Français; ils éclatèrent tous les deux d'un fou rire et se serrèrent la main comme de vieilles connaissances.

— Vous m'avez sauvé la vie, docteur, lui dit M. Edward avec effusion.

Puis il entama avec timidité la question d'argent. Le docteur lui ferma la bouche au premier mot; il se déclarait amplement rémunéré en voyant le succès de son ordonnance et la joie de son malade.

—Docteur, dit M. Edward, je suis Anglais, par conséquent je n'aime pas le poids de la reconnaissance; ne puis-je vous être utile à quelque chose ? Je pars demain, à une heure du matin, pour Paris; je suis à votre service.

Le médecin réfléchit un moment, puis il lui dit :

— Non... ce serait abuser de votre obligeance.

L'Anglais le pressa si instamment, que le docteur lui dit enfin :

— J'ai chez moi plusieurs malades qui suivent un traitement. Parmi eux, se trouve une demoiselle très riche, dont les idées sont

un peu dérangées. Je crois arriver à la sauver. Malheureusement, depuis un mois environ, elle s'est mis dans la tête de retourner à Paris; j'ai employé tous les moyens pour l'en dissuader; impossible d'y parvenir. Je vois qu'elle n'aura ni trève ni repos que son caprice ne soit satisfait. J'ai reculé de jour en jour de faire ce voyage avec elle parce que j'ai des malades en ville et qu'il m'est difficile, même impossible, de m'absenter, ne fût-ce que pour un jour.

M. Edward L.... vit qu'il s'était un peu trop avancé. Mais comment reculer ?

— Diable! fit-il, une demoiselle, et folle, par dessus le marché !

— Qu'à cela ne tienne, lui dit le docteur en souriant ; cette demoiselle en est à ses quarante-six printemps. Ensuite, votre mot de folle est peut-être un peu exagéré ; dans tous les cas, sa folie, si folie il y a, est des plus douces. La pauvre femme ressemble à un mouton. Je vous donne ma parole d'honneur que sous ce rapport elle ne vous causera aucun souci.

— Allons, soit ! Ainsi, à une heure du matin ?

— Peut-être oui, peut-être non; l'heure est un peu matinale. Je ne suis pas sûr que la demoiselle soit prête.

En parlant ainsi, ils étaient arrivés aux portes de la ville. Avant de se séparer, le docteur tendit sa carte à M. Ed. L....

— Et maintenant, au revoir, jusqu'à demain matin, ou peut-être adieu; il est très possible que nous ne nous revoyions plus.

M. Edward L... regarda s'éloigner le docteur d'un air embarrassé; cette idée de conduire à Paris une folle ne lui souriait que médiocrement. Il jeta les yeux sur la carte et lut : *Docteur de La Belle, rue Antoine, n° 12.*

M. L.... se trouvait justement près de cette rue; la curiosité le conduisit dans cette direction. Ce n° 12 était une belle maison, avec une plaque brillante, sur laquelle on lisait : *Docteur de La Belle.*

Arrivé à l'hôtel, il demande au garçon s'il connaissait M. de La Belle.

— Je crois bien, monsieur, c'est le meilleur médecin de Rouen.

A une heure du matin, M. Ed. L.... se promenait avec anxiété dans la salle d'attente de la gare. M. de La Belle ne paraissait pas. Le ministre anglican se frottait les mains avec un grand soupir de satisfaction, lorsqu'il se sentit frappé sur l'épaule : c'était lui. Sur le banc, était assise une dame habillée de noir, avec un voile épais sur le visage. M. Ed. L.... fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— J'ai pris tout un coupé, lui dit le docteur, afin que vous ne soyez pas incommodé par les voyageurs. Voici la bourse de mademoiselle; peut-être aura-t-elle besoin de quelque chose; voici son billet que vous aurez l'obligeance de montrer aux employés. Hier soir, j'ai télégraphié à Paris aux parents de mademoiselle et je les ai priés d'envoyer une voiture à la gare d'arrivée. Je vous ai dit qu'elle est douce comme une colombe; si elle avait un moment de faiblesse, vous n'avez qu'à lui donner un morceau de sucre humecté de deux gouttes de ce sirop.

Et il lui tendit un petit flacon, avec la bourse et le billet. Pendant ce temps, il avait juché, tant bien que mal, la demoiselle dans le coupé. Il resta là jusqu'au dernier moment, remerciant avec effusion M. Ed. L.... Enfin, la cloche sonne; le ministre entre dans le coupé, mais il en sort aussitôt en s'écriant :

— Quelle forte odeur on respire là dedans !

— Ce n'est rien, lui dit le docteur, c'est une bouteille d'eau de Cologne que j'ai brisée en aidant mademoiselle à monter en wagon.

Le train se mit en marche; M. Ed. L.... se plaça au fond, contre la paroi; il était séparé de la demoiselle en noir par une corbeille de fleurs. Il chercha à nouer une conversation; mais, voyant qu'on ne lui répondait pas, il se mit en devoir de dormir. Il se réveilla à plusieurs reprises; la demoiselle, toujours avec son voile noir rabattu sur son visage, restait immobile. Les voilà à Paris.

— Mademoiselle, dit le clergyman, veuillez attendre un instant, je cours appeler le cocher qui vous attend.

Il chercha pendant longtemps, mais en vain: il ne trouva personne venant chercher une demoiselle de Rouen. Il retourna très contrarié près de la demoiselle, lorsque à

sa grande stupéfaction, il voit une foule anxieuse qui entoure son wagon. Il s'avance.

— Est-ce vous qui voyagiez dans ce coupé ? lui demande un sergent de ville.

— Oui.

— Savez-vous que cette dame est morte ? Il y a plus de quatre heures qu'elle a cessé de vivre; vous l'avez empoisonnée avec de l'acide prussique !

Le clergyman reste frappé d'horreur. Il cherche à se disculper avec toute l'énergie d'un honnête homme, mais son histoire avait l'air d'un conte, tant elle était improbable. On le fouille et on trouve sur lui la bourse de la dame et le flacon, qui contenait de l'acide prussique !

M. Ed. L.... terrassé, à moitié fou, se laisse conduire en prison sans opposer la moindre résistance.

— Menez-moi à Rouen, dit le prisonnier, je démasquerai le misérable; il n'osera rien nier devant moi.

Deux sergents de ville en habit bourgeois et quelques autres employés de la police montèrent en wagon avec lui et arrivèrent à Rouen. M. Ed. L.... était sûr qu'à sa seule vue l'assassin frémirait.

Lorsqu'ils entrèrent dans la maison du docteur de La Belle, ce dernier venait de sortir; mais il ne devait pas tarder à rentrer.

Une heure après, le docteur entra dans le salon, où il était attendu.

M. Ed. L... frémit de la tête aux pieds. Ce n'était pas l'homme qu'il avait rencontré sur le mont de Sainte-Catherine !

— Ce n'est pas le docteur de La Belle ! s'écria-t-il en voyant s'ouvrir devant lui un abîme dont il ne pouvait sonder la profondeur. C'est un mensonge; cet homme n'est pas le docteur de La Belle !

Hélas ! il fallut bien se rendre à l'évidence. Le clergyman avait été la victime du piége le plus diabolique qu'il soit possible d'imaginer.

On revint à Paris.

Quelques semaines se passèrent. L'agent de police qui se trouvait particulièrement placé à côté de lui, ne tarda pas à avoir la certitude que cet homme était innocent. M. L.... fut alors transporté, il n'a jamais su dans quelle maison, ni dans quelle rue, mais là où il pouvait lire et écrire.

Le lendemain de sa nouvelle incarcération, un monsieur entra dans sa chambre, lui fit endosser un costume noir et le pria de le suivre. A la porte, se trouvait une calèche découverte, et ils prirent la direction des Champs-Elysées.

— Regardez bien tout le monde, lui dit son mystérieux compagnon.

M. Ed. L.... regarda de tous ses yeux, mais il ne vit rien que des promeneurs à pied et en voiture. Le surlendemain, lorsqu'il monta dans la calèche, il fut surpris de voir un gros chien blanc couché sur un tapis aux pieds du cocher.

Il ne comprit pas d'abord ce que c'était et ce ne fut que plus tard qu'il se rendit compte de ce mystère. Au moment où le crime avait été commis entre Rouen et Paris, on avait trouvé un chien blanc, sans propriétaire, dans la première ville. La police l'avait sur-le-champ envoyé à Paris. Le jour dont nous parlons on aurait pu lire dans les journaux, à la quatrième page, deux réclames de chiens, à Passy et à Vaugirard. C'est là que se rendirent M. Ed. L.... et le sergent de ville.

Mais ce fut en vain. Les jours se passèrent ainsi; rien ne se découvrait.

Un soir, l'agent de police lui dit de l'accompagner à un bal et lui donna un costume d'officier de spahis; le clergyman fit quelque difficultés, mais il fallut se rendre.

La voiture les déposa au bas du perron d'un très bel hôtel où ils furent reçus par des valets de pied. Il y avait ce soir-là grand bal et le salon était rempli de personnes qui parurent à M. L.... appartenir à la meilleure société de Paris; du reste, il put s'en convaincre en entendant les valets annoncer les invités.

Il fut présenté à la maîtresse de la maison, madame la comtesse de F...., qui le reçut très bien; il causa la plus grande partie du soir avec le fils de madame de F.... Il se retira à une heure très avancée dans la matinée sans avoir rien vu.

Une autre semaine se passa.

Le samedi suivant, il se rendit encore au bal chez la même personne; M. de F...., le fils de la maîtresse de maison, vint aussi-

tôt causer avec lui et l'attira derrière les larges rideaux de la fenêtre du salon.

M. L.... ne tarda pas à entendre la voix de l'agent de police en habit noir, qui causait avec un autre personnage. Ils parlaient de chasse; après quelques minutes d'entretien, pendant lesquelles M. le comte de F... ne cessa de fixer ses regards sur M. Ed. L...., qui resta impassible, le couple s'éloigna. Un instant après, il entendit de nouveau le son de voix de l'agent de police.

— Ah ! vous voilà enfin, M. de Bo....! disait-il, y a si longtemps qu'on ne vous a vu !

L'interlocuteur n'eut pas plus tôt prononcé le dernier mot de sa phrase, que M. Ed. L.... bondit derrière le rideau.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-il enfin, c'est l'inconnu de Rouen !

— Taisez-vous, fit M. de F...., ou votre imprudence va tout perdre.

Un instant après, ils étaient rejoints par l'agent de police.

— Eh bien ? fit-il.

M. Ed. L.... tremblait de tous ses membres.

— Je l'ai entendu, dit-il en frissonnant... c'est lui.... j'ai reconnu sa voix.

— Peut-être est-ce une erreur; vous allez rester ici sans bouger, jusqu'à ce que tous les invités entrent dans la salle à manger. Vous voyez cette porte, juste à côté des rideaux; c'est par là que chacun sortira avec une dame au bras. Regardez bien attentivement chaque convive et surtout pas de mouvement.

Enfin, une heure du matin sonna. M. Ed. L.... écarta légèrement les rideaux et son œil en feu se dirigea vers la porte de la salle à manger. Tout son corps frissonnait comme traversé par un courant électrique. Tout à coup sa main crispée se dirigea involontairement vers un homme qui causait avec une jeune dame: c'était, en effet, l'étranger de Rouen.

L'agent de police fut obligé de saisir M. Ed. L.... à bras le corps. Il voulait dévoiler l'assassin.

Le lendemain, l'agent de police vint le trouver de bonne heure.

— Il faut aller chez M. de Bo....

— Partons à l'instant.

— Je vous conduirai jusqu'à la porte et vous monterez seul. Il faut que vous lui parliez en tête-à-tête.

M. de Bo.... demeurait rue Saint-Honoré. Lorsque le clergyman, pâle comme un mort, sonna à la porte, M. de Bo.... qui mettait ses gants et se disposait à sortir, vint lui ouvrir lui-même.

Il ne put s'empêcher de pâlir en voyant le ministre anglican. Mais il se remit aussitôt.

— Pardon, monsieur, quel est l'objet de votre visite ?

— Vous me le demandez, misérable ! s'écrie M. Ed. L.... en fureur.

— Votre êtes fou ! fit M. de Bo.... en haussant les épaules et en entraînant son interlocuteur dans son cabinet.

— Maintenant, que voulez-vous ? fit-il en le regardant fixement.

M. Ed. L.... laissa alors parler son indignation; il l'assura qu'il allait s'attacher à sa personne jusqu'à ce que la police reconnût son crime.

— J'arriverai à vous démasquer, dit-il en finissant.

— Vous vous trompez, mon brave homme, dit M. de Bo.... en prenant un pistolet sur sa table et en dirigeant l'arme à bout portant contre le front de M. Ed. L....

Le coup partit et le ministre tomba à la renverse.

Mais il n'était qu'étourdi ; lorsqu'il rouvrit yeux, il aperçut M. de Bo.... entouré de deux sergents de ville !

La police avait gagné les domestiques de M. de Bo...., débourré les pistolets, enlevé les balles et s'était cachée dans l'appartement, juste au moment où M. Edward L.... devait se présenter.

M. de Bo..., qu'on ne pouvait poursuivre comme assassin de la demoiselle, était maintenant coupable de tentative d'assassinat. Il fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

Il faut entendre raconter cette histoire extraordinaire à M. Edward L.... lui-même. Je me rappelle avoir frissonné souvent à ce souvenir, et l'image de cette femme morte dans le wagon m'a poursuivi longtemps, comme un horrible cauchemar.

C'est cette année même que M. de Bo.... finit ses vingt ans de travaux forcés.

Abonnement: $6 par an Prix du numéro 15 cents

SEMAINE LITTÉRAIRE

JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI

C. LASSALLE
Propriétaire Éditeur.

Arts, Sciences, Littérature

BUREAU
No. 92 Walker Street.

Vol. 160 New-York, 28 Juillet 1866 No. 73

Le Ciel.

Il ne s'agit plus de cette coupole azurée où les étoiles étaient fixées comme autant de clous brillants. La voûte transparente a été brisée; Herschell a rompu les barrières des cieux. L'œil armé de son puissant télescope, il a sondé l'espace, poursuivi les astres qui semblaient devoir toujours échapper à des regards humains, a mesuré des distances que l'imagination la plus audacieuse ose à peine concevoir et que la main écrit avec peine.

Une grande, une noble, une splendide poésie a succédé aux gracieuses et mesquines conceptions des anciens. Au lieu d'un monde étroit et borné, d'une demeure assignée à l'homme pendant sa vie et dont il s'éloignait à peine à sa mort, c'est le monde, le vaste monde, océan sans rivage où notre pensée se perd comme notre regard, cherchant en vain les limites de l'infini.

Cet espace sans limite, ce cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part, est parsemé de soleils variés de grandeur, d'éclat, même de couleur. Ils semblent tantôt isolés, tantôt rassemblés, confondus en une apparente nébulosité que l'œil armé de la lunette parvient à *résoudre*. En d'autres points de l'espace, des nébulosités d'une autre nature, dont l'éclat varie du centre à la circonférence, annoncent des mondes en formation. Ici une masse nébuleuse est d'une teinte uniforme; là, une autre présente en son centre un noyau plus condensé et plus lumineux; enfin, une troisième offre un noyau plus brillant encore. Et chaque fois l'enveloppe vaporeuse a diminué, comme si le noyau résultait de la condensation de la nébulosité.

La vie de l'homme ne suffit pas plus pour observer la vie d'un monde que pour embrasser le développement d'une nation, et nous employons, pour étudier le premier de ces phénomènes, un procédé qu'on pourrait appliquer au second si l'histoire nous faisait défaut. C'est-à-dire que, ne pouvant suivre le même astre dans les diverses phases de son développement, on observe plusieurs astres semblables aux diverses époques de leur existence, là où ils se trouvent, comme on peut également prévoir les actes successifs du développement d'une société en examinant des sociétés différentes parvenues à des périodes distinctes de leur évolution. De même ne peut-on pas prévoir, en observant un enfant, un jeune homme et un vieillard, le développement normal de la vie humaine ?

Dans ce même espace, mais à des distances beaucoup moins éloignées que celles qui nous séparent des soleils brillants et nébuleux, circulent des astres qui semblent seuls animés de mouvement au milieu des soleils en apparence immobiles. Au premier abord on les prendrait pour des étoiles; mais une étude plus attentive montre qu'ils n'en ont ni l'éclat, ni la scintillation; leur lumière douce et uniforme leur donne un air de ressemblance avec la lune: ce sont les planètes.

Ces corps appartiennent à la famille solaire, au groupe dont la terre fait partie. Ils sont autour de nous, dans notre voisi-

nage, les uns plus près que nous du soleil, les autres plus éloignés. Ils forment avec le soleil un de ces milliers de groupes répandus dans l'espace dont nous ne voyons que les centres brillants représentés par les soleils.

Cent vingt-deux astres connus gravitent autour du soleil placé au centre du système: ce sont des planètes dont la terre fait partie, les satellites de ces mêmes planètes, parmi lesquels se trouve la lune, puis les comètes, astres mobiles et changeants, aux formes bizarres et qui ne suivent point les routes régulières, enfants perdus de la création, cherchant une famille dans leurs courses aventureuses à travers les mondes.

Soleil, planètes, satellites ou planètes de second ordre, tous sont sphériques. Tous sont aplatis en deux points diamétralement opposés qui sont les extrémités de leur axe de rotation et montrent par là qu'ils tournent sur eux-mêmes comme notre globe. Il n'est pas jusqu'aux satellites qui ne gravitent autour de la planète-mère comme celle-ci autour du chef de la famille.

Les diverses planètes situées à des distances variables du soleil décrivent des ellipses à peine différentes de la circonférence, et d'autant plus grandes qu'elles sont plus éloignées. Dans leur marche rapide et tourbillonnante, leur double mouvement de rotation sur elles-mêmes et de révolution autour du soleil s'accomplit dans le même sens. Les comètes seules semblent faire exception à la loi générale: elle se meuvent suivant des ellipses très caractérisées et dans des plans fortement inclinés sur ceux des planètes.

Tous ces astres tournent non pas perpendiculairement à leurs planchers célestes, mais obliquement, à la façon des tonneaux que l'on fait pirouetter, en les inclinant, sur le bord de leur fond, pour que le frottement soit moins grand et la rotation plus facile. D'ailleurs, chaque planète, chaque satellite a son plan spécial; mais, sauf ceux des comètes, les autres plans sont peu distincts les uns des autres.

Forme, mouvements, vitesse, etc., tout fait prévoir entre ces divers corps célestes une parenté, une communauté d'origine, un même mode d'existence. Tout le système à son tour est engagé dans un mouvement qui présente de plus grandes proportions: le soleil tournant sur lui-même et autour d'un centre inconnu et plus puissant entraîne son cortége dans sa course rapide. Ce ne sont que gravitations successives des satellites à la planète, de celle-ci au soleil, du soleil à un monde caché à nos yeux. Autour des satellites circulent sans doute d'autres corps plus petits et partant invisibles. Ces satellites de satellites ou planètes de troisième ordre ont aussi leurs cortéges obscurs qui, à certains moments seulement, comme de gigantesques fusées, illuminent le ciel de leurs traînées brillantes.

Ainsi le mouvement commence à l'atome et depuis l'atome jusqu'au soleil, tous le partagent. Où il s'arrête, nul ne le sait. Mais s'arrête-t-il ?

Si l'on observe que les planètes les plus éloignées du soleil ne sont pas à des distances comparables à celles qui nous séparent de l'étoile la plus rapprochée de nous, on est naturellement porté à regarder notre système comme un archipel de planètes dans la grande mer cosmique.

Si l'on observe encore la similitude d'aspect et de manière d'être qu'ils présentent, on arrive à penser que les nombreux îlots de cet archipel n'ont dû constituer à l'origine qu'une île unique.

Il suffit de rendre par la pensée à ces astres refroidis la chaleur qu'ils ont perdue. Voyez-les se dilatant de plus en plus à mesure que la chaleur augmente; leurs dimensions s'étendent, leur densité diminue. Bientôt planètes et satellites se pénètrent, se soudent, se fondent les uns dans les autres, c'est la Terre ne faisant qu'un corps avec la Lune, Saturne avec son anneau. Puis ces premières agglomérations, à leur tour, s'unissent entre elles; c'est Mercure, Vénus, la Terre, etc., s'agrégeant les uns aux autres, et le soleil s'étendant sur l'ensemble et l'enveloppant jusqu'aux limites les plus reculées de notre archipel planétaire. Ce n'est plus alors qu'une immense nébulosité brûlante, tourbillonnant dans l'espace.

Or, tout montre que la Terre est un soleil étient. A peine pénètre-t-on dans son sein que déjà se trahit sa chaleur originelle. Les sources qui jaillissent des profondeurs du sol sont d'autant plus chaudes qu'elles

viennent d'un lieu plus profond. Des gaz d'une grande puissance grondent encore sous le sol à peine consolidé, qu'ils agitent en tous sens. Quelquefois ils brisent la faible croûte qui les recouvre, et s'échappent violemment au dehors, entraînant des cendres, des pierres et des flots incandescents qui attestent l'origine stellaire de notre globe.

Ajoutons que la forme même de la Terre, son aplatissement aux pôles, son renflement à l'équateur, sont de nouvelles preuves de son état primitif de fluidité ignée. En effet, pendant sa rotation, la matière qui la constitue, obéissant à la force centrifuge, tend constamment à s'échapper, en même temps qu'elle est constamment retenue par cette autre force qu'on nomme l'attraction. Mais à l'équateur, où le mouvement et plus rapide, la matière s'accumule pendant qu'elle abandonne les pôles, où ce mouvement est nul.

Elle est actuellement dans la période planétaire, en attendant que, par suite du refroidissement continu et d'elle-même et du soleil, elle atteigne la période lunaire où toute vie est éteinte à la surface.

Si l'on rapproche ces états successifs de chaque planète de ce que nous avons dit plus haut des nébulosités stellaires, on devine l'origine, l'existence et la fin des mondes. On voit tourbillonner la nébuleuse à laquelle nous appartenons, et s'en détacher à tour de rôle les fragments qui forment les planètes, leurs satellites, leurs anneaux. Mais de même que dans les chantiers de construction, après l'achèvement de l'édifice, il reste de nombreux débris sur le sol, ainsi une abondante poussière cosmique est encore répandue dans l'espace, comme le prouvent les nombreuses étoiles filantes et les pluies de pierre, comme l'atteste encore cette immense pyramide lumineuse qui illumine les nuits tropicales de sa douce et blanche clarté.

FELIX HEMENT.

——o——

Variétés.

— La femme d'un paysan normand tombe dangereusement malade. Un docteur est appelé, il interroge, examine, et, en causant, laisse pressentir, dit la *Gazette des campagnes*, la crainte de ne pas être convenablement rémunéré de ses soins. « Monsieur, dit le mari, j'ai là cinq beaux louis d'or, et « que vous *tuiez* ou *guérissiez* » la chère femme, le magot est à vous. »

La dame meurt. Après quelque temps laissé à la douleur de l'époux, le médecin se présente pour réclamer les 100 fr. « Docteur, dit le pauvre affligé, me voilà tout prêt à tenir ma promesse. Permettez-moi seulement deux petites questions, en présence de ces dignes témoins : Avez-vous *tué* ma femme ?—Certainement non.—Tant mieux ! je serais désespéré de vous accuser de sa mort. L'avez-vous *guérie ?* — Malheureusement non. — Il n'est que trop vrai encore. Or, si, comme vous en convenez, vous ne l'avez « ni *tuée* ni *guérie*, » vous êtes hors des termes de la convention et n'avez rien à demander. »

— Le personnage le plus titré du monde est peut-être le duc d'Ossuna, dix fois duc, vingt fois grand d'Espagne de 1re classe, onze fois marquis, onze fois comte, ambassadeur d'Espagne à Saint-Pétersbourg. On annonce son prochain mariage avec une princesse de Salm, sa parente éloignée.

Le duc, qui a environ cinquante ans, a servi dans l'armée et était dans le parti d'Espartero pendant la dernière période de la guerre carliste. Il quitta l'armée en 1841, lors de la mort de son frère aîné, qui mourut sans s'être marié, et il lui succéda dans les nombreux titres et les vastes apanages de cette grande maison. Cette famille a rang parmi les plus anciennes de la noblesse espagnole. Plusieurs de ses titres ducaux datent du quatorzième siècle. La liste en est imposante autant par leur ancienneté qu'au point de vue historique.

Mariano Tellez Giron Beaufort Salm Salm de Tolèdo, *duc d'Ossuna*, est en même temps duc d'Arcos, titre auquel est attachée la grandesse de première classe, duc de

Bejar, duc de Gandia, duc d'Infantado, duc de Lerma, duc de Medina, duc de Rio Secco, duc de Pastrana, duc de Plasencia, duc et comte de Benavente.

Il est, en outre, marquis d'Algecilla, d'Almenara, d'Argüeso, de Cea, de Cenete, de Gibraleon, de Lombay, de Penafiel, de Santillana, de Tavara, avec grandesse de première classe, ainsi que de Zabara.

Il est aussi comte de Bailen, de Belalcazar, de Cazares, Fontanar, de Mayorga, de Melgar, d'Oliva, de Real de Manzanares, de Saldana, de Villada, d'Uruena, et vicomte de Puebla de Alcocer.

— M. Léopold Hugo vient d'offrir à la municipalité de Thionville le portrait de son aïeul, le général Hugo, qui commandait dans Thionville, lors des blocus de 1814 et de 1815. La *Relation du blocus de Thionville*, par le général Hugo, a paru d'abord en une brochure à Blois, où était rentré le général, puis ensuite dans ses mémoires. Le général est le père du poète Victor Hugo et de l'écrivain militaire Abel Hugo. Cette famille, dit le *Moniteur de Thionville*, est d'origine barroise. Un Jean Hugo, capitaine d'armes de René II, duc de Lorraine, demeurait à Rouvry-sur-Meuse au commencement du seizième siècle. Son fils, Georges Hugo, fut anobli en 1535, par Jean, cardinal de Lorraine. Son petit-fils, Claude Hugo, homme d'armes de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont, épousa Elisabeth de Labry (sur Orne). Il mourut en 1615, laissant François Hugo, avocat à Saint-Mihiel.

Le général Hugo a demeuré, à Thionville, rue du Four-Banal, dans la maison de M. Thirion, maire, qui était alors la propriété de la famille Tailleur. Dans son *Histoire du blocus de Thionville*, il signale le dévouement de M. Lelong, médecin, de Mme Delisle, née Merlin, et le patriotisme de MM. Poulmaire père et neveu.

— L'empereur de Chine vient d'accorder à un officier français l'*Etoile Précieuse* en or de 1re classe.

Le brevet est écrit sur papier de riz très fin, de 95 centimètres de long sur 26 de large. Le préambule en est ainsi conçu: « Ting-Tao-Tai de Shang-Haï à Lô, commandant en chef les troupes casernées au Kao-Echang-Miao; sur l'invitation qui m'en a été faite, j'avais dressé la liste des officiers et soldats étrangers du corps des invincibles (on veut parler ici du corps franco-chinois) qui méritaient l'étoile précieuse en or, en récompense de leur services et je l'avais envoyée au gouverneur Ly pour qu'il la soumît à l'approbation impériale.... »

Ting-Tao-Tai explique ensuite que le tribunal de la guerre, le prince premier ministre et les membres du conseil de l'empire ayant ratifié ses propositions, il ne s'agit plus que de transmettre les brevets au consul de France, qui les fera parvenir à destination.

— Il y a à Lyon, au jardin du parc, un ours brun qui fait l'amusement des promeneurs. Il vient de lui survenir un ami. Un soldat de la garnison de Lyon a fait connaissance avec messire Jacques, qui, de son côté, a accueilli avec bienveillance les avances du troupier. Jacques et le soldat sont maintenant dans les meilleurs termes: non pas amis inséparables, car le militaire est obligé d'aller à son servce, mais de temps à autre Jacques reçoit la visite de son camarade le pantalon rouge.

En arrivant, le soldat saute par dessus la barrière qui tient les spectateurs éloignés de l'enceinte où Jacques prend ses ébats L'ours aussitôt tend la patte à son ami. Celui-ci embrasse Jacques sur le front, il le caresse familièrement, lui fourre son poing dans la gueule. Jacques lèche la main amie au lieu de la broyer, au grand étonnement des spectateurs, qui ont tous la chair de poule.

Le soldat commande ensuite l'exercice à Jacques, qui obéit comme un intelligent troupier; la visite finit par une distribution de gâteaux auxquels l'animal n'est pas insensible, tant s'en faut. Voilà donc notre ours pleinement apprivoisé et même civilisé.

——o——

Abonnement: $6 par an | Prix du numéro 15 cents

SEMAINE LITTÉRAIRE

JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI

O. LASSALLE
Propriétaire Éditeur.

Arts, Sciences, Littérature

BUREAU
No. 92 Walker Street.

Vol. 160 New-York, 4 Aout 1866 No. 74

Ce que disent les Hirondelles.

Il est permis au feuilletoniste à court d'analyses de hasarder quelques observations sur la température, d'invectiver le soleil ou de maudire la pluie, selon l'état du ciel; il peut aussi vanter les délices de la campagne quand il est forcé de rester à Paris, en entremêlant ses aspirations rurales de quelques citations latines, à moins qu'il ne lui plaise, s'il a une tournure d'esprit humoristique, de peindre sous leur côté grotesque les inconvénients de la villégiature. On lui concède même, en ces circonstances, d'exprimer une idée personnelle, d'imaginer un plan de théâtre ou de réforme littéraire. Il ferait pour la centième fois le rendu compte du *Misanthrope* qu'on ne lui dirait rien. Nous avons usé largement de ces ressources pendant notre carrière déjà bien longue de rewiever dramatique, et si nous connaissons nos devoirs, nous n'ignorons pas nos priviléges. Un article de saison doit nous être accordé, vu qu'il n'y a pas de pièces cette semaine et que nous passons de l'été à l'automne avec de désagréables variations atmosphériques.

En regardant par la fenêtre près de laquelle notre table est installée les peupliers qui se balancent à la brise comme des gens polis saluant d'une manière amicale une personne de connaissance, et les arbres du jardin, naguère encore de ce vert épinard tant reproché aux paysagistes et maintenant nuancés de teintes jaunes et rousses, notre attention a été attirée par l'agitation extraordinaire des hirondelles tourbillonnant sur le toit de la maison voisine. Elles semblaient affairées, elles allaient et venaient, babillant avec volubilité. Nous les avons écoutées tout en rêvant, et le sens de leurs petits cris s'est révélé peu à peu à notre compréhension. Nous nous sommes mis à transcrire leurs gazouillements de la façon la plus exacte possible. Dupont de Nemours n'a-t-il pas écrit les paroles de l'air que chante le rossignol ? S'il y a des fautes dans notre traduction, considérez qu'il n'existe pas encore de dictionnaire pour la langue des oiseaux, et que nous n'avons pu y chercher les mots d'un sens douteux ou d'une acception rare. Toutefois, nous pensons ne pas nous être trompé de beaucoup. Notre version est presque toujours littérale; nous l'avons montrée à une hirondelle tombée dans notre chambre par la cheminée, et elle n'en a pas paru mécontente.

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis ;
Soir et matin, la brise est fraîche,
Hélas ! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor ;
Le Dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles ;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
Il fait bon, sur le vieux rempart !

Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil d'un rayon chauffé.

J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chiboucks,
Et, parmi des flots de fumée,
Je rase turbans et tarbouchs. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck ;
Je m'y suspends avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers ;
Chaque hiver, ma tante s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise,
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte,
Fait la dernière, j'ai mon nid ;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain, combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau.

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Rückert,
Pour voler, là-bas, avec elles,
Au soleil d'or, au printemps vert !

Le lecteur nous excusera, nous l'espérons du moins, de substituer pour cette fois des vers de huit pieds à des lignes de prose; ils sont plus courts, et l'on pourrait croire que c'est paresse de notre part; mais encore faut-il accrocher à ces petites lignes, qui laissent du blanc de chaque côté, le grelot argentin de la rime, et cette peine doit compter pour les syllabes en moins. Et puis, songez que notre premier état fut d'être poète, et qu'il est dur de s'occuper toujours de la pensée des autres sans pouvoir jamais suivre la sienne. Cette semaine, les autres n'ayant rien pensé, pourquoi ne comblerions-nous pas le vide avec quelques stances de notre façon ?

THÉOPHILE GAUTIER.

Les plaisirs du Congrès de Vienne.

Il est convenu que le Congrès de Vienne fut le Congrès modèle.

Dans cette capitale de l'Autriche, qui est une sorte de Capoue moderne, il n'y avait pas que des plénipotentaires, des diplomates, des chargés d'affaires et des courriers d'ambassade; il s'y trouvait de plus gros gibier encore. Les têtes couronnées du nord de l'Europe étaient accourues, en apparence pour célébrer par des fêtes, des bals, des galas et des concerts la conclusion définitive d'une paix dont trois cents millions d'hommes avaient besoin pour se reproduire. Au reste, comme on se mettait en

devoir d'opérer un remaniement de la carte géographique de notre continent, chacun des illustres intéressés voulait être présent par lui-même à ce travail. Voilà pourquoi le czar Alexandre, le roi de Prusse réintégré, le roi de Bavière et une demi-douzaine d'altesses portant le nom de Cobourg rendaient visite à l'empereur François II, d'Autriche, successeur de Charles-Quint et César.

Cette affluence de princes fait époque dans les Mémoires secrets de tous les causeurs d'il y a trente ans. Tâchez de vous figurer par la pensée l'effet que devait produire un guculleton d'apparat ou un bal paré de cette réunion, et vous verrez pâlir à vos yeux le prisme qui nous arrive après la lecture des *Mille et une Nuits.* Pas de prince qui n'eût une suite; pas une suite qui ne fût suivie de vingt carrosses et de cent valets, dorés sur toutes les coutures. Dans les rues de Vienne, les diamants étaient aussi nombreux que les pavés. Les femmes les plus jeunes et les plus belles essaimaient de ce côté, puisqu'il y avait à y recueillir du miel. On comprend fort bien dès lors que le plaisir ait été la grande affaire de cette assemblée d'hommes graves et de princes que l'épée de Bonaparte avait si souvent inquiétés. On mangeait et l'on dansait; on discutait; on dansait sans cesse.

Voilà pourquoi le spirituel prince de Ligne, ministre d'un roi de l'Occident, envoyait à son gouvernement une dépêche ainsi conçue :

— Le Congrès ne marche pas: il saute.

* * *

Après la danse, ce qui tenait le plus de place dans le Congrès, c'était la gastrosophie, qui ne se nommait alors que la gastronomie.

Vous pouvez bien penser que les noces de Gamache ne sont qu'un maigre repas de Petits-Poucets, si l'on veut les comparer à cette confusion de festins que Procope lui-même n'aurait pu décrire. Une table en forme de fer à cheval qui réunissait deux empereurs, quatre rois, dix ducs régnants, quinze principicules, fils de vieux barons du moyen âge; une pareille table, servie par l'élite des cuisiniers du monde connu, serait très certainement l'idéal des gourmands et le paradis des vrais sages. Sardanapale était éclipsé; Smyndyride-le-Sybarite, vaincu; et Apicius, humilié, à ce spectacle, se serait condamné de lui-même, pour cacher sa honte, à solliciter une place de tournebroche. Quels dîners ! quels soupers !

— Monsieur, disait un maître-d'hôtel au comte de La Garde, tous ces rois ne se doutent pas de ce qu'ils coûtent. Chacun de leurs repas revient à dix mille francs par tête.

* * *

Leurs Excellences, les ministres plénipotentiaires, les ambassadeurs, les diplomates, les chargés de notes secrètes, les rédacteurs de *conclusum* et d'amendements, les lords venus de Londres pour montrer à des continentaux l'éclat des richesses britanniques, les banquiers hébreux et les pachas de Sa Hautesse le Sultan ne faisaient pas non plus, je vous prie de le croire, des goûters d'anachorètes. Entre la table des princes et la nappe de leurs délégués, il existait une magnifique rivalité, et la chronique, qui est toujours plus près de la vérité qu'on ne le croit, penche pour la ripaille des diplomates, en ce qu'il y avait plus de vins rares et moins d'étiquette.

Quoi qu'il en soit, la table des diplomates était devenue un véritable cours de géographie. On faisait la part de tout royaume avec le plus d'impartialité possible. L'Autriche brillait par le pain et par la pâtisserie; la Prusse par le beurre; la Grande-Bretagne par la poissonnerie; la Russie par les glaces; l'Orient par les confitures; l'Allemagne proprement dite, par les volailles; l'Espagne par les oranges, l'olive, la grenade et les cédrats; Naples par la pâte des raisins. Restait la France, victorieuse par ses vins; mais le prince de Talleyrand, très bon patriote à l'étranger, voulait, au dessert, que la France fût la première en toutes choses.

* * *

Ici vient, naturellement, se placer une anecdote que je demande la permission de raconter.

Un certain soir, en janvier, on venait de consacrer le démembrement de la Pologne. Il n'y avait guère que l'envoyé du pape qui eût protesté, en rappelant que le catholique Jean Sobieski avait précisément préservé cette ville de Vienne de l'invasion des Turcs ! Mais qu'est-ce qu'une voix contre vingt-cinq ? Le jour baissait.

— A table, messieurs ! dit une voix, qui était celle d'un protestant.

Ce Congrès avait contracté l'usage, admis en principe depuis lors, de se faire servir à dîner à tour de rôle chez chacun des représentants des grandes puissances. Chez les envoyés des petits princes, on se contentait d'une collation, et encore on préférait le cabaret.

Le soir dont je parle, le couvert était mis chez lord Castlereagh, le même qui devait un peu plus tard se couper la gorge avec un rasoir. Le dîner, bien servi, bien mangé, approchait de son terme, car, ici-bas, il faut que le meilleur dîner finisse. Le dessert était servi. Une vive controverse donnait à la conversation un feu inaccoutumé; la Russie était en mésintelligence avec la Grande-Bretagne; la Prusse et l'Autriche ne pouvaient plus s'entendre.

Il s'agissait de la supériorité des divers fromages de toutes les contrées de l'Europe. Chaque ambassadeur, fidèle à son mandat, défendait les intérêts de son pays avec un zèle non moins chaleureux que s'il eût revendiqué une province.

Tout à coup le prince de Talleyrand prit la parole. Jamais, depuis l'ouverture du Congrès, sa voix n'avait été plus grave.

— Messieurs, veuillez observer que la France n'a point de représentant sur cette table. Or, elle a le droit d'en avoir. Je demande que la décision soit ajournée à trois jours. D'ici là, je m'engage à fournir des documents qui jetteront un jour tout nouveau sur l'intéressante question qui préoccupe vos Excellences.

Sur ce, toutes les têtes officielles s'inclinent; l'Europe est unanime à admettre l'ajournement.

Dix minutes après, labourant de ses éperons les flancs de sa monture, un courrier de confiance, porteur d'une Note secrète, était déjà loin de l'hôtel de la légation française. L'or est semé d'une main prodigue. Quatorze chevaux sont crevés, mais, au jour indiqué, haletant, couvert de boue, de neige, de sueur, l'infatigable émissaire franchissait les barrières de Vienne au triple-galop d'un bidet blanc d'écume.

Il était temps.

Le Congrès était à table; le second service faisait place au dessert.

Un magnifique fromage de Brie fait à point, gris, doré (le décrira qui voudra, j'y renonce,) un fromage français se présente. Il avance majestueusement soutenu par deux laquais. Il vient se mette à son rang dans l'ordre de bataille.

L'Europe bat des mains, et s'écrie :

— Voilà le roi des fromages !

M. de Talleyrand mettait ce triomphe au nombre de ceux dont son amour-propre avait été le plus flatté. Il avouait à ses intimes que jamais il n'avait été plus fier de l'honneur de représenter sa patrie.

Variétés.

— Les suicides dans les pays du nord sont, depuis quelques années, devenus de plus en plus fréquents. Il résulte des tables statistiques qu'en France ils se produisent annuellement dans la proportion de 10 pour 10,000 individus; en Belgique, dans la proportion de 5; en Prusse, Suède et Norwége de 11; en Danemark, cette proportion s'est élevée à 26.

— Un journal énumère quelques-uns des avantages de la crinoline :

« Elle affanchit la femme de la lourde servitude des jupons, donne de la vigueur au corps en l'exposant à l'action de l'air libre, pousse à la consommation, développe les travaux manufacturiers, encourage la pêche de la baleine, fait couler le Pactole dans l'atelier du forgeron, améliore sensiblement les formes extérieures, force à l'exercice des muscles, surtout au moment de monter les escaliers, et par-dessus tout fournit à beaucoup d'écrivains le sujet de leurs plus intéressants articles. »

Abonnement: $6 par an Prix du numéro 15 cents

SEMAINE LITTÉRAIRE

JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI

C. LASSALLE
Propriétaire Éditeur.

Arts, Sciences, Littérature

BUREAU
No. 92 Walker Street.

Vol. 160 New-York, 11 Aout 1866 No. 75

L'Armée chinoise.

Les forces de terre et de mer dont peut disposer l'empereur de Chine s'élèvent à douze cent mille hommes répandus sur toute la surface de l'empire et partagés en trois grandes divisions. La première comprend les *huit bannières*, composées de Tartares-Mantchoux, de Mongols et de Han-Kiun (Chinois ralliés au gouvernement dès la conquête tartare mantchoue), dont le chiffre total s'élève à 270,000; la deuxième comprend les *milices du drapeau vert*, au nombre de 600,000 et composées de Chinois, à l'exception de quelques officiers généraux; enfin, la troisième comprend la milice urbaine, au nombre de 300,000, espèce de garde municipale dont les fonctions sont de veiller à la sûreté générale.

En dehors de ces trois grandes divisions bien distinctes, il y a l'armée des volontaires, qui, en temps de guerre, doit prendre les armes au commandement de l'empereur. Cette quatrième division, espèce de landwehr, présente un chiffre indéterminé et qu'il n'est possible d'évaluer qu'en raison de l'appel fait par ordre supérieur. Quel qu'il soit, son nombre ne laisse pas que d'être imposant; et, au premier aperçu, on ne peut qu'être étonné qu'une armée aussi considérable soit impuissante à réprimer et à étouffer une rébellion qui, chaque année, augmente de puissance et d'étendue.

Occupons-nous d'abord de la première division, la plus importante, sinon comme nombre, du moins comme composition et valeur militaires.

L'armée dites des *huit bannières* est ainsi divisée :

Ire bannière jaune, 2e id., jaune à bordure rouge, 3e id., blanche, dites bannières supérieures et composées de Tartares Mantchoux et Mongols.

4e id. blanche à bordure rouge, 5e id., rouge, 6e rouge à bordure blanche, 7e id., bleu, 8e id, bleu à bordure rouge, d'une bannières inférieures et composée de Tartares, Mantchoux, Mongols et Han Kiun.

Toutes ces bannières sont en outre subdivisées en vingt-cinq corps qui ont d'abord la garde exclusive de Pékin, de la province impériale, puis tiennent garnison dans onze province de l'empire, dans la Mantchourie et le Turkestan.

1e Le premier corps, *tsin-kiun-yng*, est la garde impériale attachée à la personne de l'empereur, et chargée du service intérieur du palais impérial comme des vingt-quatre portes de la ville tartare de Pékin.

Il est composé de 12 officiers mandarins de premier rang, 12 de deuxième rang, 616 de troisième rang, 28 de quatrième rang, 272 de cinquième rang, 261 de sixème rang, et de 1,756 sous-officiers et soldats, formant un total de 2,957 hommes.

» Tous les officiers de la garde impériale sont nobles, princes ou alliés de la famille impériale; les sous-officiers et soldats, Tartares, Mongols et Chinois, sortent des trois bannières supérieures, où ils sont choisis parmi les plus braves et les plus dévoués. Toutes les nominations, par suite d'a lais-

sion ou avancement, sont faites directement par l'empereur sur la présentation du conseil de la garde. Les moindres infractions à la consigne sont punies de la manière la plus rigoureuse, par cent coups de bâton pour les plus légères infractions, par le bannissement et la mort pour les plus graves.

Vous remarquerez que, sur 2,957 militaires composant la garde impériale, il y a 1,756 sous officiers et soldats et 1,201 officiers, nombre presque égal à celui des sol. dats. L'état major, très nombreux, est composé, comme je l'ai dit plus haut, des princes ou alliés de la famille impériale et forme deux classes distinctes : la première comprend les Tartares Mantchoux, descendant en ligne directe du fondateur de la dynastie régnante; la deuxième comprend les branches collatérales, descendant des oncles et frères du fondateur. Parmi ces deux classes, sont des rois, des princes, des ducs, des comtes, formant douze degrés de noblesse héréditaire.

Outre la famille royale, il y a en Chine une classe de nobles héréditaires, dont les titres sont transmissibles, mais qui, baissant de degrés à chaque génération, finissent par s'éteindre à la 2e, 3e, 4e, ou 5e génération, suivant le degré de noblesse.

Au surplus, la noblesse en Chine n'a qu'un titre qui ne constitue en faveur de celui qui s'en est rendu digne aucun privilége, aucun douaire. Toutes les plus hautes chargos de l'Etat sont remplies par des personnages qui sortent de la dernière classe du peuple et qui ne sont arrivés du dernier rang au premier que par le travail et l'intelligence. Je ne veux pas dire que le favoritisme n'exerce pas son pouvoir en Chine comme partout ailleurs, je constate seulement l'élément populaire dans les rouages du gouvernement chinois.

L'armement de la garde impériale consiste en fusil; sabre, poignard, hallebarde, bouclier, arc et flèches. Une certaine quantité de fusils sont à percussion, mais le plus grand nombre rentre dans la catégori e des primitifs, tels que fusils à pierre et à mèche. La poudre dont on se sert en Chine est d'un grain très gros, ressemblant assez à notre poudre à canon; elle crasse vite et contribue encore à rendre le tir incertain Tous les arquebusiers se servent de balles cylindriques ou de cartouches à balle cylindrique, par dessus lesquelles ils glissent encore des lingots de plomb ou de la grenaille de fer. Leurs connaissances militaires, au point de vue du tir de précision, laissent, vous le voyez, beaucoup à désirer.

La hallebarde est une espèce de lance en bois, terminée par un trident en fer.

L'arc est l'arme favorite et primitive de l'armée chinoise. On le porte en bandoulière: à côté de l'arc se trouve le carquois en cuivre, qui contient des flèches de plusieurs grandeurs, et armées de pointes ou de tridents en fer. Chaque carquois, divisé en trois compartiments, contient généralement trois grandes flèches, douze moyennes à pointes et douze plus petites à tridents. Il y a des carquois qui contiennent cinquante ou soixante flèches.

Quelques escadrons ne portent ni arcs ni flèches, ni fusils, ni lances, mais seulement un grand sabre qu'ils manient avec une grande habileté.

Tous portent pour coiffures un petit casque orné d'une tête de tigre, et pour vêtement une jaquette à ramages, couverte d'une cotte de mailles faites en chaînettes de fer; tous portent encore, comme arme défensive, des bouclier ayant un mètre de hauteur, et sur lesquels sont peintes des tête de tigre ou d'animaux fantastiques à l'aspect terrible.

Aucun cavalier tartare ne se met en route sans sa pipe et son évantail, qu'il maintient dans ses bottes. La grande pipe et l'éventail sont deux choses indispensables qui révèlent les mœurs et les habitudes des soldats du Céleste-Empire.

Le deuxième corps des huit bannières, Tsien-fong-yng, entièrement composé de Tartares Mantchoux et de Mongols, choisis parmi les meilleurs soldats des huit bannières, est chargé de la garde d'une partie des portes de la ville tartare de Pékin. Ce corps faisant fonctions d'avant-garde en temps de guerre, est divisé en deux compagnies de fantassins de 966 hommes; la première est armée de sabres et de fusils, la deuxième de sabres, d'arcs et de flèches.

Le troisième corps, Hou-Kiun-yng, com-

posé de Mantchoux et de Mongols choisis dans les troupes des huit bannières, est divisé, par parties égales, en cavaliers et fantassins, qui, en temps de guerre, font le service d'éclaireurs, d'ordonnances et de troupes légères pour soutenir les flancs; en temps de paix, ils font le service d'ordonnances, de plantons, de gardes-portes et de patrouilles. Ils sont armés, comme les Tsien-fong-yng, de fusils, de sabres, d'arcs et de flèches, et forment un total de 15,274 hommes, dont 1,200 officiers.

Le quatrième corps Hiao-ky-yng, composé de Mantchoux, Mongols et de Han-Kiun, comprend une division d'infanterie, une division de cavalerie, une brigade d'artillerie et l'intendance générale des huit cannières. Il forme un total de 68,000 hommes dont 3,-340 officiers 36,000 sous-officiers et soldats, 27,000 enfants de troupes élèves soldats, et 2,500 ouvriers d'administration.

Ce corps le plus nombreux des huit bannières, embrasse tous les services administratifs de la dite armée, entretien, solde et rations des troupes; armement, équipement et munitions de guerre; ordonnancement et contrôle général des dépenses; division des services civils et militaires.

Les militaires qui font partie du corps *Hiao-ky-yng* sont désignés par le surnom de *Makia*, qui signifie cotte de mailles; en effet, tous, soit qu'ils appartiennent à l'infanterie, à la cavalerie, à l'artillerie ou à l'intendance, sont armés d'une cotte de mailles. Les compagnies d'archers, celles qui sont armées du sabre ou du fusils, portent en outre, un grand bouclier garni de toile à l'intérieur et orné à l'extérieur de figures fantastiques, destinées, sans doute, à effrayer l'ennemi.

Le cinquième corps composé de Tartares de la province de Seé-Ichuen et de Chinois du Fokieu, sert de troupe d'attaque dans les batailles rangées, dans les assauts ou les abordages. Tous les soldats de ce corps, au nombre de 4,000, sont journellement exercés à des travaux de force et des exercices d'adresse dans lesquels ils excellent. Ils portent une petite cotte de mailles, un casque en tôle et une petite jaquette jaune bordée de bleu. Pour toutes armes, ils n'ont qu'un grand sabre et une espèce de hallebarde terminée par une pointe de fer.

Le sixième corps, ho-ky-yng, composé de 8,000 Tartares et Mongols, dont le service spécial, en temps de guerre, est le tir du canon et de l'arquebuse, forme deux divisions: l'une destinée à la défense de la capitale, et y tenant garnison; l'autre dite de l'extérieur et campant hors la ville. La première, armée d'arquebuses que les soldats portent en bandoulière, fait le service de l'artillerie de rempart; la deuxième, armée seulement de petits sabres et de lourdes arquebuses, fait l'office de tirailleurs. Tous portent une casaque de peau épaisse et un casque de métail; les officiers sont armée d'un sabre court, d'arcs et de flèches.

Le septième corps, pou-ky-yng, gendarmerie à pied et à cheval, forme un total, de 23,000 hommes, dont 575 officiers.

Ce corps de gendarmerie, dont les éléments sont recrutés par les Mantchoux, les Mongols et les soldats chinois, de bannières et du drapeau vert, se trouve sous le commandament d'un Mantchou, mandarin de première classe, choisi parmi les ministres de l'empereur. Il a pour mission de veilller à l'ordre à la sûreté générale, à la police de la ville impériale, a la garde des portes, à la surveillence des rues, des barrières et des ponts-levis.

Chaque fois que sort l'empereur, une partie de son escorte est fournie par le corps de la gendarmerie, qui l'accompagne partout où il va.

Ces *peu-kiun* doivent veiller à l'exécution des lois somptuaires en ce qui concerne les palanquins et la couleur des vêtements, à la circulation de la voie publique, à la propreté des rues, à l'étalage des boutiques autorisées sur la voie publique et à la police spéciale du palais impérial.

Le huitième corps, composé de 6,500 Tartares, Mongols et Chinois, Yuen-ming-yuen-yng, partage avec la gendarmerie le service des rondes et patrouilles, et forme plusieurs compagnies à pied et à cheval, l'une armée de l'arc, l'autre du sabre ,une troisième du fusils, et une quatrième de la hallebarde. Ces compagnies portent la cuirasse et une jaquette rouge et blanche.

Le neuvième corps, King-si-yng, chargé

de la défense extérieure de la province impériale, forme un total de 18,000 hommes.

Enfin, le dixième corps, Ling-tsin-yng, gardes des mausolées, composé de 1,200 hommes, est chargé de la garde spéciale des mausolées, dont le nombre s'élève à dix-sept dans la province impétiale.

Les troupes des huit bannières, réparties dans les garnisons diverses des provinces de l'empire chinois, et qui ne viennent dans Tchi clif que sur un ordre spécial de l'empereur, sont ainsi divisees.

			Officiers.	Soldats.
11e corps.		province de Shan-Si.......	183	9.284
12e	—	Chan-Tong.............	61	2.546
13e	—	Ho-Nan...........	31	920
14e	—	Kiang-Sou	181	6 454
15e	—	Tche-Kiang............	113	3.914
16e	—	Fou-Kien	59.	2.463
17)	—	Kouang-Tong	100	4.264
18e	—	Ssé-Tphusn............	79	3.672
19e	—	Hou-Fé	181	6.628
20e	—	Cheu-Si	131	9.581
21e	—	Kan-sou-oriental..... .	119	4.922
22e	—	Kan-sou-occidtutbl.....	147	6 108
23e	—	Turkestau......	281	14 208
24a	—	Mantchourie....	1 034	45.020
25 corps.		Mausolées des provinces	57	555

Les troupes des huit hannières réparties dans les provinces formant un total de........... 120 000 hommes.
Celle en garnison dans le Uchili représentent un total 150 000

L'armée des bannières forme donc un total général de........................ 270.000 hommes

Une seule fois tous les trois ans, toutes ces troupes se rendent dans la capitale pour être passées en revue par l'empereur.

De plus, chaque année, l'empereur désigne un mandarin de l'ordre le plus élevé pour inspecter les divers corps de l'armée disséminés dans les provinces. Ce mandarin exerce les mêmes fonctions que celles que remplissent en France les inspecteurs généraux divisionnaires.

Il y a en outre une responsabilité qui, dans les moments difficiles, entraîne la peine de mort. Ces excès de responsabilité, véritable épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête des mandarins inspecteurs, est assurément une des causes qui depuis 1840 ont amené tous les embarras, tous les conflits, toutes les guerres entre les gouvernements européens et l'empereur de Chine, par la dissimulation complète de la vérité déguisée par les dits mandarins.

C'est en présence de ces mandarins inspecteurs militaires qu'a lieu les examens des candidats bacheliers, licenciés et docteurs ès-lettres qui, par leur réception acquièrent le droit au rang militaire; c'est en leur présence qu'ont lieu les exercices et les évolutions des troupes de l'armée chinoise. Ces exercices consistent, pour l'infanterie, à tirer des balles et des flèches, à manier le sabre, à bander des arcs, à soulever des poids d'une certaine pesanteur; pour la cavalerie, à manier le sabre et la lance, à tirer des balles et des flèches au galop du cheval, à enlever à la pointe du sabre ou la lance des objets piqués en terre, à sauter d'un cheval sur l'autre, enfin à faire, avec sa monture, tous les exercices de voltige possibles.

Pour les officiers, il n'y a pas d'arme ni d'école spéciale, comme en Europe; les besoins du service, les vacances dans les cadres et le degré honorifique auquel appartiennent les lettres décident seuls des nominations militaires; ainsi il suffit d'obtenir le titre de lettré pour être considéré comme apte à remplir un grade dans une division quelconque de l'armée. Aussi au point de vue militaire, le corps des officiers est il composé d'une manière déplorable, et je n'hésite pas à dire qu'une telle composition est une des causes les plus sérieuses de la faiblesse des armées chinoises.

— Le nondou, cet oiseau de l'Amérique méridionale, est un des plus actifs et des plus puissants destructeurs d'insectes. Aussi, dans la république argentine, est il défendu depuis deux ans de lui donner la chasse, ce qui l'a rendu très familier. On le voit se mêler aux troupeaux de bœufs et de chevaux et s'approcher même des habitations. il est aussi très utile comme animal de rapport. Il donne, en effet, non-seulement des œufs en abondance, mais encore de la plume; il fournit en moyenne 225 grammes de plume par année.

SEMAINE LITTÉRAIRE.

$6 par an.

La *Semaine Littéraire*, publiée par le *Courrier des Etats-Unis*, paraît tous les samedis par livraisons de 32 pages, et forme à la fin de l'année plusieurs magnifiques volumes grand in-8°, imprimes sur deux colonnes et sur beau papier.

PRIX D'ABONNEMENT :

		Par an.
Semaine Littéraire		**$ 6 00**
Semaine Littér. et Courrier des Etats-Unis, Edi. Quotidienne		**18 00**
do	**do Hebdomadaire**	**11 00**

Derniers Ouvrages Publiés dans la Semaine Littéraire.

Les Misérables, 5 vols	Victor Hugo	$ 4 00
Dieu et Diable	A. Dumas	50
Ange Pitou	do	75
Dieu Dispose	do	1 25
La Robe de Nessus	do	40
Renée de Varville	Mme Ancelot	35
Bellah	O. Feuillet	35
Argile et Marbre	Paul Foucher	45
L'Anaïa	do	55
Don Quichotte ou deux héritages	Mérimée	25
La Petite Pêcheuse de Saint-Briac	Hip. Lucas	25
Mont Revêche	Georges Sand	55
Mystères de la Maison	Anaïs Segalas	50
Fernand Duplessis, 2 vols	E. Sue	60
L'Oiseau du Désert	Elie Berthet	70
Le Pre Catelan	E. Capendu	55
Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie		75
Les Habits Noirs	Paul Féval	1 —
Le Fils du Fauconnier	Amédée Achard	1 —
La Comtesse Diane	Mario Uchard	45
Blanche et Marguerite	Arsène Houssaye	45
La Bague d'Argent	Paul Perret	90
Fior d'Aliza	A de Lamartine	$ 25
Le Duc de Carlepont	Amédée Achard	1 25
Paule Méré	Victor Cherbuliez	70
Le Secret du Bonheur	Ernest Feydeau	1 —
Le Combat de l'Honneur	Adrien Robert	50
Les Intrus de l'Amour	Léopold Stapleaux	25
La Confession d'une Jeune Fille	George Sand	1 25
Maître Guérin (comédie)	Émile Augier	45
Mademoiselle Cléopatre	Arsène Houssaye	75
Mademoiselle la Quintinie	George Sand	1 25
Le Mat de Fortune	Ernest Capendu	1 25
L'École de la Vie / Madame Thérèse	G. de la Landelle / Erckmann-Chatrian	1 25
Le Supplice d'une Femme	Émile de Girardin	25
Les Compagnons de la Mort	Ch Ribeyrolles	50
Le Chevalier du Poulailler	Ernest Capendu	1 50
Souvenirs d'une Favorite	Alexandre Dumas	1 50
M. Sylvestre	George Sand	60
Le Roman de la Duchesse	Arsène Houssaye	60
Les Animaux Malades de la Peste	Am. Achard	1 —
Héritière d'un Ministre	Madame D'Ash	1 50
Une Dernière Passion	Mario Uchard	60

